

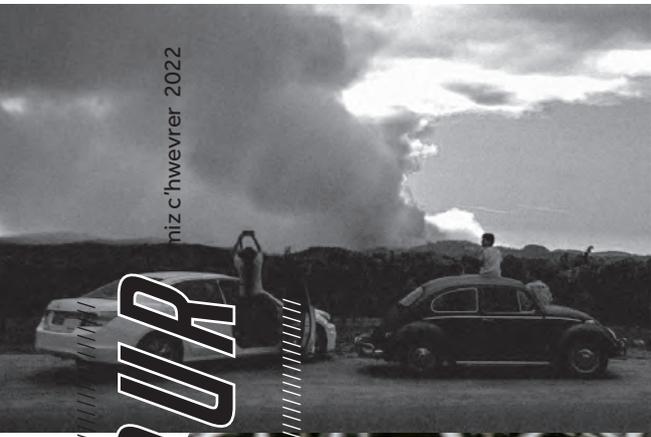
niz c'hwevrer 2022

HARZ-LABOUR

niverenn 32 — numéro 32



février 2022



Le capitalisme, ce champ de ruines

LA FIEVRE ANTIVAX

son programme de recherche des contacts covid étaient consultables par la police, et seraient possiblement utilisées dans des enquêtes. En Allemagne, la police a aussi dû admettre avoir utilisé, dans des enquêtes sans rapport avec l'épidémie, les données personnelles d'une application anti-Covid.

«La colère des imbéciles m'a toujours rempli de tristesse, mais aujourd'hui elle m'épouvanterait plutôt », écrivait Georges Bernanos dans Les Grands Cimetières sous la lune. Ce livre, charge contre le franquisme, l'éloigna des milieux les plus réactionnaires. La colère constitue une force, et son objet est parfois légitime, mais elle n'est pas toujours porteuse d'émancipation. Quiconque a déjà entendu son voisin ou son oncle pester contre les immigrés, les pédés et les bonnes femmes en sait quelque chose.

Souvent, la colère rend le discours approximatif. Et lorsque ceux qui se rassemblent ont pour seul point commun d'être en colère, alors la parole est sans objet. Dans les manifestations contre le pass sanitaire qui, dans l'hexagone, ont rempli l'été et se sont prolongés de façon moins massive ces derniers mois pour protester contre la vaccination des enfants, contre la troisième dose ou contre le pass vaccinal, le principal mot d'ordre, « Liberté », sonne creux. Néanmoins, les raisons de s'opposer au pass sanitaire ou au pass vaccinal ne manquent pas. La technologie n'est jamais neutre, elle induit une vision de l'existant, elle modifie nos perceptions. Le pass vaccinal renforce la segmentation de l'espace et la séparation des corps. Le dispositif nous enjoint, encore plus qu'auparavant, à percevoir chaque espace en fonction d'une frontière entre l'intérieur et l'extérieur, et à nous demander qui est autorisé ou non à se trouver à tel ou tel endroit. Le pass vaccinal contribue à marginaliser les personnes les plus isolées, et il accentue la centralisation de données relatives à la fois à notre état de santé et, via l'application TousAntiCovid, à nos déplacements. À Singapour, malgré les garanties de confidentialité antérieurement énoncées, le gouvernement a finalement admis que les données de

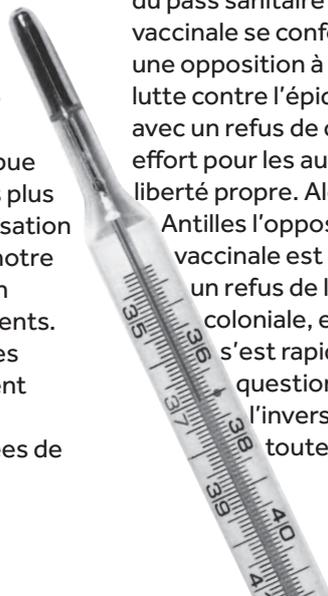
Pourtant, ces arguments ne furent pas ou peu mis en avant par la majorité des manifestants contre le pass sanitaire puis contre le pass vaccinal, qui préfèrent défendre la liberté du commerce et du travail contre les restrictions, ainsi que leur droit individuel à ne pas se faire vacciner. Lorsque quelques militants courageux ont, à la marge de ces manifestations, tenté le parallèle entre la mise en place du pass sanitaire et l'extension d'autres dispositifs de contrôle, tels que la surveillance par drones, la reconnaissance faciale ou le renforcement du flicage des chômeurs, ils n'ont rencontré, au mieux, qu'indifférence polie. Quand d'autres de nos amis prenaient la parole cet été pour y faire entendre de manière concomitante leur opposition au pass sanitaire en tant que dispositif sécuritaire, et la nécessité de lever les brevets sur les vaccins afin de les rendre accessibles au plus grand nombre, ils étaient massivement hués et ne pouvaient aller au bout de leur développement.

Alors que ces manifestations ont pu dans un premier temps être interprétées comme une dénonciation de l'extension de la société de contrôle par les plus volontaristes de nos proches, force est de constater que dans ces cortèges, la remise en cause du pass sanitaire ou de l'obligation vaccinale se confond souvent avec une opposition à toute politique de lutte contre l'épidémie, et va de pair avec un refus de consentir au moindre effort pour les autres, au nom de sa liberté propre. Alors que dans les Antilles l'opposition à l'obligation vaccinale est explicitement liée à un refus de la gouvernamentalité coloniale, et que la contestation s'est rapidement élargie aux questions économiques, à l'inverse, dans l'hexagone, toute préoccupation

sociale était soigneusement mise à distance par la grande majorité des manifestants anti-pass et antivax. Aussi, en errant au cœur des cortèges, entre les panneaux se référant à des théories fumeuses sur la modification de notre ADN par le vaccin ou l'efficacité de l'ivermectine contre le covid, nous avons, pu lire des appels à laisser circuler le virus et opter pour l'immunité « naturelle » (y compris dans le cas de variants plus létaux que celui qui circule actuellement), ce qui, de fait, reviendrait à laisser crever les plus faibles.

À l'automne 2020, dans une interview pour France Soir (ancien journal de fait divers transformé en blog putaclic après qu'un homme d'affaire eut racheté le titre et licencié l'ensemble des journalistes), Louis Fouché, médecin antivax et anti IVG, l'une des personnalités les plus citées par les manifestants contre le pass sanitaire et dont nombre de vidéos cumulent des centaines de milliers de vues sur youtube, refusait toute politique vaccinale contre le covid, insistait sur la nécessité de laisser circuler le virus. Fouché admettait qu'une telle politique conduirait à devoir sélectionner plus drastiquement les patients à l'entrée des services de réanimation. Et comme pour rendre ce dommage plus acceptable, il insistait dans le même entretien sur le fait que les restrictions diverses visant à limiter la circulation du virus nuisaient aux commerçants et aux petits épargnants.

Autre vedette antivax, Fabrice Di Vizio, avocat de Didier Raoult, ancien soutien de Christine Boutin, aujourd'hui proche de Florian Philippot, est quant à lui connu du grand public pour ses happenings chez Cyril Hanouna consistant à annoncer fréquemment en direct qu'il ne souhaite plus s'exprimer à la télévision. Lorsqu'il développe ses vues sur C8 ou en live sur les réseaux sociaux face à des centaines de milliers de spectateurs, il insiste, entre deux mensonges à propos de l'inefficacité du vaccin, sur l'autorité familiale qui serait sapée par la vaccination des enfants et par la possibilité pour les adolescents âgés de plus de 16 ans d'être vaccinés sans l'accord des parents.



Dans les manifestations, pendant que des centaines de personnes hurlent « Touche pas à nos enfants », divers panneaux dénoncent des élites apatrides et pédocriminelles souhaitant détruire la famille. Si le manque de confiance dans les autorités est légitime, et s'explique en partie par les mensonges répétés de Macron et de membres du gouvernement tout au long de la crise sanitaire, la culture politique acquise sur youtube par des millions de personnes confinées à la recherche d'un discours rassurant et d'une autorité alternative (incarner notamment par Raoult, Bolsonaro ou le Général de Villiers) ne doit pas être sous-estimée.

En outre, réduire la prolifération de rumeurs à leur excroissance la plus folklorique (les puces 5G dans les vaccins, les reptiliens et la terre plate) nous ferait passer à l'essentiel : le problème n'est pas de constater que les fake news ne décrivent pas le réel, mais de prendre au sérieux l'imaginaire politique réactionnaire sur lequel nombre d'entre elles s'appuient.

Nous n'avons entendu aucune rumeur à propos d'une prochaine baisse du SMIC ou du RSA, mais été de multiples reprises confrontés aux considérations diverses sur la vente de la France aux Rothschild, le projet sioniste de dépopulation mondiale et les élites pédocriminelles souhaitant détruire la famille. Il en est de même de la question du fascisme : le problème ne réside pas seulement dans la présence au sein d'une manifestation de quelques groupuscules d'extrême-droite (qu'il serait possible d'expulser du cortège s'ils n'y étaient pas comme des poissons dans l'eau). Le danger est surtout constitué par le renforcement d'un imaginaire politique basé à la fois sur la liberté du commerce et du travail qu'il ne faudrait surtout pas entraver et sur l'acceptation de la mort des plus fragiles. Les manifestations peuvent ainsi mêler énergie contestataire contre les élites et défense des structures traditionnelles, ce qui constitue la définition même du fascisme.

Parfois, la défense de la liberté individuelle de ceux qui ne craignent pas la mort peut s'abriter derrière

une dénonciation simpliste du « Biopouvoir », proférée par des personnes qui n'ont jamais lu Foucault, mais qui ont beaucoup trop écouté Onfray, Raoult et Philippot. Pourtant, la critique du biopouvoir, tel que défini par Foucault dans *La volonté de savoir*, ne se confond pas avec le refus de toute politique de santé, y compris préventive (comme la vaccination). D'ailleurs, Foucault appelait dans les années 70 et 80 la gauche à se doter d'une nouvelle gouvernementalité, et alimentait ses réflexions de ses dialogues avec des syndicalistes soignants ou des médecins de quartier. Les proches de Foucault, dont Daniel Defert, son compagnon, ont, suite à sa mort, fondé l'association Aides, dénoncé la stigmatisation des malades et la situation dans les hôpitaux, en même temps qu'ils menaient des politiques de prévention contre le VIH et les hépatites. Ils furent en cela bien plus fidèles à la démarche de Foucault que ceux qui s'y réfèrent à tort et à travers sans avoir ouvert un seul de ses livres.

En outre, contre ceux qui se croient révolutionnaires en se demandant « Qui » sont les responsables à châtier, avant d'aligner les noms d'Attali, Soros et Rothschild, citons ces propos de Foucault, tenus en 1976 dans le cadre de son cours au collège de France : « chaque fois qu'un socialisme a, au fond, insisté surtout sur la transformation des conditions économiques comme principe de transformation et de Passage de l'État capitaliste à l'État socialiste (autrement dit, chaque fois qu'il a cherché le principe de la transformation au niveau des processus économiques), il n'a pas eu besoin, immédiatement au moins, de racisme. En revanche, à tous les moments où le socialisme a été obligé d'insister sur le problème de la lutte, de la lutte contre l'ennemi, de l'élimination de l'adversaire à l'intérieur même de la société capitaliste ; lorsqu'il s'est agi, par conséquent, de penser l'affrontement physique avec l'adversaire de classe dans la société capitaliste, le racisme a resurgi, parce qu'il a été la seule manière, pour une pensée socialiste qui était tout de même très liée aux thèmes du bio-pouvoir, de penser la raison de tuer l'adversaire. Quand il s'agit simplement de l'éliminer économiquement, de lui faire perdre ses privilèges, on n'a pas besoin de racisme. Mais, dès qu'il s'agit

de penser que l'on va se trouver en tête à tête avec lui, et qu'il va falloir se battre physiquement avec lui, risquer sa propre vie et chercher à le tuer, lui, il a fallu du racisme. »

À propos des dénonciations des restrictions visant l'activité économique, rappelons que tout au long de la crise sanitaire, la plupart des gouvernements se sont bornés à mettre en place une politique sécuritaire cloîtrant des millions de personnes chez elles, tout en contraignant de nombreux salariés, souvent les plus précaires, à continuer de se rendre au travail malgré les risques d'infection. Dans le cadre des confinements que nous avons vécus, c'est autant l'arrêt des loisirs, la chasse aux sociabilités que le maintien d'une production au dépend de la santé des travailleurs, par la menace du licenciement ou la culpabilisation, dans le cadre d'une surveillance accrue de la population, qui peut renvoyer au premier des deux pôles du biopouvoir identifiés par Foucault, à savoir l'anatomo-politique, « centré sur le corps comme machine : son dressage, la majoration de ses aptitudes, l'extorsion de ses forces, la croissance parallèle de son utilité et de sa docilité, son intégration à des systèmes de contrôles efficaces et économiques, tout cela a été assuré par des procédures de pouvoir qui caractérisent les disciplines : anatomo-politique du corps humain. »

« Le second [pôle du biopouvoir], ajoute Foucault, s'est formé un peu plus tard, vers le milieu du XVIII^{ème} siècle ». Il « est centré sur le corps-espèce, sur le corps traversé par la mécanique du vivant et servant de support aux processus biologiques : la prolifération, les naissances et la mortalité, le niveau de santé, la durée de vie, la longévité avec toutes les conditions qui peuvent les faire varier ; leur prise en charge s'opère par toute une série d'interventions et de contrôles régulateurs : une bio-politique de la population. »

Ces derniers mois, nombre d'orateurs au sein des manifestations antipass et antivax ont pu relativiser les millions de morts du covid dans le monde, sous prétexte que la majorité d'entre eux



étaient âgés ou fragiles. Les appels à laisser circuler le virus, à faire travailler ceux qui le peuvent et laisser mourir les plus faibles et les improductifs, situent ces manifestants dans une plus grande proximité vis-à-vis de Macron et de son exercice du biopouvoir qu'ils ne seraient prêts à l'admettre. « *La philosophie antique nous apprenait à accepter notre mort. La philosophie moderne, la mort des autres* », écrivait encore Foucault.

Dans ce contexte, nous n'avons évidemment rien à gagner dans le tête à tête savamment mis en scène entre pro-pass et antivax, ni à accepter le face à face annoncé entre Macron et l'extrême-droite. Face à ceux de tout bord qui défendent de façon abstraite la liberté ou souhaitent pouvoir continuer à vivre « comme avant », nous devons à la fois développer une politique de refus de l'autoritarisme et une politique de solidarité, notamment sanitaire.

Ces derniers mois, pendant que des manifestants français braillaient « Touche pas à nos enfants » et dénonçaient le « viol vaccinal », Amnesty international informait sur la pénurie de vaccins dans les pays pauvres organisée par les laboratoires pharmaceutiques afin de maintenir des prix élevés, des Thaïlandais manifestaient contre la monarchie et pour l'accès au vaccin, tandis que les habitants des favelas du Brésil se révoltaient avec pour mots d'ordre « Pain – Vaccin – Éducation – Bolsonaro dégage ! ». Ces populations en révolte formaient des collectifs, se retrouvaient pour échanger ou s'organiser pratiquement face aux problèmes de la vie quotidienne, alors que la défense égoïste de la liberté individuelle par les antivax n'a, évidemment, permis l'émergence d'aucun collectif digne de ce nom, d'aucune assemblée, d'aucune occupation de rond-point...



Après s'être attaqué à des associations musulmanes ou antiracistes, le gouvernement cherche maintenant à dissoudre un média du mouvement social. Signez la pétition de soutien à nos confrères de Nantes révoltée, et suivez le programme des réjouissances à venir sur nantes-revoltee.com

LECTURES RÉCENTES

La majorité des voix entendues dans les médias dominants semblent se satisfaire du duel entre l'extrême-centre et l'extrême-droite savamment mis en scène, et ceux qui entendent suivre une autre voie peinent à se faire entendre. La gueule de bois fait suite aux différents confinements, les réunions Zoom et autres lives sur Youtube ou Facebook rassemblent souvent plus que les réunions publiques et Assemblées Générales de lutte. Pire, une part conséquente de la gauche accepte de se voir dicter son expression par ses adversaires supposés, et, y compris dans les sphères dites radicales, nombreux sont ceux qui cèdent aux sirènes sécuritaires ou à la tentation du ressentiment et du « conspirationnisme ». Dans ce contexte, les journées de grève interprofessionnelles, comme les luttes écologistes contre des grands projets nuisibles emblématiques, sont particulièrement importantes, en ce qu'elles permettent de continuer à s'organiser et à faire émerger d'autres discours que ceux de l'ordre en place. Pour alimenter et accompagner ces réflexions, pour ne pas céder à la facilité et prolonger les débats sur les pratiques et discours militants, nous conseillons trois livres parus dernièrement.

Le premier d'entre eux, *Notre joie* de François Bégaudeau, est en grande partie le récit d'une discussion avec M., chef d'une bande d'extrême-droite, dont découle le constat d'une opposition irréductible entre deux langues : « *Nous ne parlons pas de. Nous parlons. Du verbe intransitif parler. Ses mots répondent aux miens qui répondent aux siens. M dit peuple, je dis prolétariat. M dit le système, je dis la bourgeoisie. Il dit les puissances de l'argent, je dis le capital. Il dit le mondialisme, je dis le capitalisme. Il dit identité, je dis schtroumpf. Il dit la France, je dis quoi ? Il pense culturel, je pense social. Son essentialisme négateur d'histoire fait de lui un complice au moins passif, au moins théorique, de la chape libérale-autoritaire qui me pèse.* » Tout aussi intéressante, la seconde partie de l'ouvrage est une critique interne à la gauche et aux mouvements de lutte, appelant à se tenir autant que possible à distance des affects de ressentiment, et à se distinguer par un certain sens de la joie. « *Si jamais la colère nous anime, elle ne nous caractérise pas. Étant partout, la colère n'est pas ce qui nous distingue. Ce qui nous distingue c'est la joie (...)* Et les gens qui entravent la représentation d'une pièce jugée incorrecte, jettent la honte sur un flic noir, balancent leurs misérables pères incestueux, poursuivent le sinistre Cantat jusque dans les chiottes, où est leur joie ? Privés de l'exaltation d'annuler, sauront-ils créer ? Privés de l'entrain que leur donne l'anéantissement de leurs agresseurs indubitables, quelle ressource leur resterait-il ? Retirez Israël aux antisionistes, le mâle blanc aux intersectionnels, les sales médias aux spectateurs style Joker, les bobos à tous, les voilà secs. Charge à eux de me détromper. »

Autre critique interne aux mouvements de lutte, celle produite par Geoffroy de Lagasnerie dans *Mon corps, ce désir, cette loi*, où l'auteur appelle à penser la lutte contre les violences sexuelles en se départissant du tropisme avant tout punitif qui domine parfois. En interrogeant

surtout les structures et les inégalités en tant que telles, en refusant de focaliser sur les seules responsabilités individuelles Lagasnerie assume se situer à rebours de nombre de revendications des féministes les plus en vue, qui dénoncent « l'impunité », critiquent les droits de la défense et visent un durcissement des peines pour les infractions sexuelles. Constatant que la critique du principe pénal est souvent mise en sommeil dans les milieux « progressistes » dès lors qu'on aborde la question des violences sexuelles, et que « *la sexualité est aujourd'hui l'un des seuls domaines qui engendrent des logiques de bannissement* », l'auteur appelle à refuser l'« exceptionnalisme sexuel ». Il propose aussi de cesser de constituer la sexualité comme un danger particulier, pour privilégier la lutte contre les causes (les inégalités économiques, les rapports hiérarchiques et de subordination) qui engendrent les abus de pouvoir, dont font partie les violences ou le harcèlement sexuels. Enfin, tout en proposant de développer des formes de justice restauratives et transformatrices pour aider les victimes et faire en sorte que les auteurs de violence changent de comportement, Lagasnerie, s'appuyant notamment sur l'histoire des communautés gays comme sur ses propres souvenirs de jeunesse ou sur ceux d'au moins l'un de ses amis, appelle à ne pas réifier des catégories d'âge et à éviter de céder à une trop grande réinterprétation a posteriori du consentement, afin de permettre la dédramatisation des interactions sexuelles dès lors qu'elles sont consenties.

Enfin, *last but not least*, dans *La mélancolie de la nasse*, Xavier Calais, revient avec humour sur les dernières manifestations nassées, notamment à Rennes en 2019. Sa description du dispositif policier comme son récit du contrôle d'identité subi au commissariat de la Tour d'Auvergne semblent être une petite vengeance absolument légitime. Mais le livre n'est pas réductible à cet aspect. Les lecteurs y trouveront aussi une description de la façon dont la ville de Rennes devient « *un terrain de jeux pour les promoteurs immobiliers. Elle s'est vendue à la French Tech pour faire rayonner une attractivité de pacotille. La ville rock est désormais un lointain souvenir, un vieux rêve évanoui...* » Et tout en faisant part de sa sympathie pour ceux qui, dans le contexte des manifestations, s'en prennent aux symboles de l'enlaidissement de la ville (notamment aux vitrines d'agences immobilières ou de compagnies d'assurance), Xavier Calais constate le caractère parfois routinier des débordements. Comme il l'explique dans une interview donnée à Lundimatin, « *En tout cas, casser une vitrine a un sens politique évident et fort. Ce que je pointe, c'est peut-être l'aspect ritualisé. Et donc l'absence de surprise. Je m'amuse à imaginer qu'on pourrait régler sa montre, un jour de manif, sur le bris de vitrine du crédit agricole de l'avenue Janvier, comme d'autres auraient pu régler leur pendule sur le passage d'Emmanuel Kant qui effectuait chaque jour, à la même heure, la même promenade... Il n'aurait dérogé qu'à deux occasions à ce rituel : pour aller chercher un livre de Rousseau et, en 1789, à l'annonce de la Révolution française.* »

En novembre dernier¹, nous avons pu interviewer Sylvain Blancher, l'un des fossoyeurs de la ville de Rennes, alors en grève depuis le mois de septembre. Leur mobilisation était une réponse au projet municipal de fermer leur service pour remplacer ses agents par des acteurs du service privé. Outre les remaniements de postes pour les travailleurs du service de fossoyage, ce projet conduira à terme à une augmentation importante des prix de la mise en terre pour les rennais. Nous sommes revenus avec lui sur la suite et la fin de leur mouvement.

Le 10 septembre dernier, la mairie de Rennes annonce à son service de fossoyage qu'il sera supprimé et remplacé par un service privé en mai 2022. De là commence un mouvement de grève qui dura plus d'un mois et demi pour une majorité de l'équipe de fossoyage de Rennes. En effet, sur les 7 fossoyeurs, 5 ont suivi la grève. Après de nombreuses actions visant à sensibiliser les rennais à leur mouvement (tractage sur les marchés, et devant le cimetière de l'Est, appels à des élus de la commune, participation à des manifestations), les fossoyeurs ont fait appel aux services d'un juriste pour tenter de contrer la manœuvre de la mairie visant à supprimer leur service.

Le juriste a tenté de démontrer que le statut des fossoyeurs ayant été voté en conseil municipal ne pouvait être supprimé que par un nouveau vote en conseil municipal. Par ailleurs, les appels aux élus sont eux aussi restés lettre morte. Les élus n'ayant pas, comme ils l'avaient promis, rappelé les fossoyeurs, ni cherché à défendre leur cause en conseil municipal. Sylvain, l'un des fossoyeurs en grève, nous a expliqué que certains auraient reçu des pressions de la part de leur hiérarchie pour ne pas le faire.

Aujourd'hui, les fossoyeurs ne sont plus en grève, et celle-ci n'est plus à l'ordre du jour pour eux. Deux d'entre eux ont repris le travail, pour autant, aucune mission ne leur est actuellement attribuée. Ils sont donc à leur poste, à attendre, la mairie ne souhaitant pas leur confier de nouvelles missions, craignant un nouveau mouvement de grève. Le reste de l'équipe est en arrêt maladie.

A terme, lorsque le service municipal de fossoyage sera supprimé, seuls deux des anciens fossoyeurs garderont un pied dans la profession : leur rôle sera d'encadrer le travail du service de fossoyage privé. Leur mission sera différente de celle qu'ils occupent aujourd'hui, et ils déplorent ce changement, qui les amènera à être beaucoup moins mobiles et présents à l'extérieur. Les autres fossoyeurs, qui n'ont pas déjà quitté le service seront reclassés dans les services jardin de la ville. La mairie profite en effet de cette opportunité pour combler son manque de personnel dans ce service. Il manque actuellement 40 agents jardiniers au service de la ville. Ces emplois étant mal rémunérés et nécessitant un savoir faire précis, ils n'attirent plus, et ce d'autant plus que le statut de fonctionnaire municipal apporte peu d'avantages, et ces derniers tendent à se précariser avec les réformes en œuvre au niveau national. Cette année, les agents territoriaux ont, par exemple, perdu chacun 3 jours et demis de congé, du fait d'un nouveau protocole au niveau national. Par ailleurs les fossoyeurs reclassés devront acquérir tout un ensemble de savoirs et de savoir-faire propres au métier de jardinier. De ce mouvement, nous pouvons répéter plusieurs constats, pour certains maintes fois opérés.

Premièrement, une mairie socialiste peut tout à fait mettre en

œuvre des politiques visant à privatiser des services publics, et ce en dépit des objectifs affichés par la gauche de réduire les inégalités. Sylvain nous a expliqué qu'avec la privatisation du service de fossoyage, les rennais (hormis les plus pauvres) seront amenés à payer parfois dix fois plus qu'avant pour un même service. Cette hausse risque d'être d'autant plus importante que le service privé ne sera plus en concurrence avec le public (ce qui était jusqu'ici le cas). En effet, les prix du public étant faibles, les entreprises privées étaient jusque-là incitées à limiter leurs prix pour éviter que leurs clients ne leur préfèrent le public. C'est d'ailleurs la volonté d'éviter que les prix ne s'envolent qui avait poussé Henri Fréville en 1954 à créer une équipe de fossoyeurs municipaux. Aussi, les prix risquent d'autant plus d'augmenter que nous connaissons actuellement une pénurie de matières premières.

Si la privatisation du service de fossoyage n'est pas non plus particulièrement étonnant (les socialistes sont tout de même, à la suite de plusieurs décennies de reniements, à l'origine de la loi travail, et de nombreuses privatisations), elle permet toutefois de mettre en lumière qu'un service municipal est d'autant plus privatisable qu'il ne comprend que 7 personnes. La mairie de Rennes fait preuve d'une grande lâcheté en s'attaquant à des personnes qui ne pouvaient que difficilement créer un rapport de force suffisant pour les faire plier. En outre, la privatisation du service de fossoyage dans le contexte du Coronavirus est particulièrement cynique. La pandémie a accru significativement le nombre de décès, et a conduit fatalement de nombreuses personnes à recourir à ces services. En choisissant ce moment plutôt qu'un autre pour privatiser, la mairie permet également aux entreprises privées qui vont reprendre le service de dégager un profit maximal.

Enfin, on peut également noter que la mairie a fait preuve d'une très faible imagination dans les arguments choisis pour justifier la privatisation du service de fossoyage. Elle a suivi les étapes décrites par Nadège Vezinat dans *Le crépuscule des services publics*², travail décrivant les procédés suivis par l'État ces dernières années et menant à l'abandon progressifs des services publics au profit d'entreprises privées.

La première étape décrite par Nadège Vezinat consiste à exiger une rentabilité difficile à atteindre au regard des missions de service public dont le service est en charge. Sylvain nous a par exemple expliqué que l'équipe de fossoyage de la ville de Rennes a longtemps travaillé en sous service, et s'est retrouvé à s'occuper de tâches pour lesquelles les salariés n'avaient pas reçu de formation (par exemple la marbrerie).

La deuxième étape est de délaissé le service pour que celui-ci devienne de moins en moins rentable. Comme nous l'a montré Sylvain, la mairie de Rennes, au lieu de pallier au manque d'effectif et de fournir une formation à ses salariés pour qu'ils acquièrent des compétences en marbrerie, a laissé la situation pourrir afin que le travail fourni soit de moindre qualité et de plus faible rentabilité.

Enfin, la dernière étape est d'utiliser ce motif de moindre rentabilité pour ouvrir à la concurrence, ou, comme dans le cas présent, privatiser le service en question.

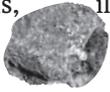
Nadège Vezinat insiste sur le sentiment d'inéluctabilité dans la détérioration des services publics que produit ce mécanisme. Par ailleurs elle montre également qu'une étape pourrait ne pas nécessairement conduire à une autre si un pouvoir politique le décidait. Ce qui, ici, n'a pas été le cas.

RETOUR SUR LE MOUVEMENT DES FOSSOYEURS RENNAIS CONTRE LA PRIVATISATION DE LEUR SERVICE

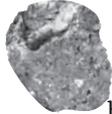
² La vie des idées, le 26 février 2019

PAVÉS

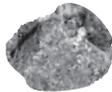
Les mauvais jours finiront, et même avant les autres, si nous ne lâchons pas l'affaire. Notre affaire. Tout combat porte ses fruits, il est déjà victoire. À l'échelle individuelle comme à l'échelle collective, la paix se gagne par un effort d'attention et des relations assurées. Les conflits ont lieu dans le champ des intérêts et des humeurs, rien de plus naturel. Nos humeurs nous dépassent parfois ; nos intérêts, nous devrions les mieux connaître. Les yeux s'écarquillent à mesure de la lumière et de la sidération, la fraternité appartient à la survie et à la lutte. Les mauvais jours finiront, non pas la nuit ; comme nos ennemis, les dieux sont mortels, ils se coucheront dans le temps.



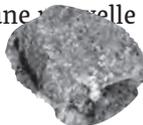
Est-ce la nuit seulement que je veille ? Le jour, je ramasse des cailloux d'existence disparates qui ne me disent rien. Le soir, quand minuit a passé, je les caresse et je les porte à mon oreille ; et bientôt j'écris le résumé de ces conciliabules. Main gauche et main droite me dessinent un visage.



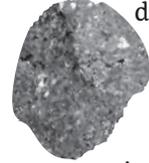
Il faut absolument que l'argent brûle les doigts. Il n'est pas fait pour être conservé, il n'appartient à personne, c'est le bien public par excellence. Un bien artificiel, exogène, qui ne saurait s'intégrer à quiconque. Il est fait pour qu'on joue avec lui, non pas pour augmenter sa puissance ou la nôtre, mais bien pour la diffuser, la partager, lui faire prendre de la vitesse. L'argent est une vitesse. L'homme qui l'accumule et en restreint l'usage n'est qu'un pauvre type ralenti ; l'artiste ou le prodigue, dans toute leur noblesse naturelle, ne gardent rien pour eux et ne s'arrêtent pas sur le chemin qu'ils tracent. La voie qu'ils ouvrent est celle de l'apesanteur et du communisme naturel.



Les pages d'un livre ne s'épuisent pas plus que les vagues de l'océan, elles renaissent toujours. Lire un livre, ce n'est pas lui retirer quelque chose, et pourtant il ne lésine pas son offrande. Le feuilletage d'un opuscule ou d'une bible, selon la qualité du papier (son épaisseur, sa souplesse, son grain) ou encore la nature de la reliure (« de nos jours » bien peu de livres sont reliés) procure la confiance que nous trouverions dans l'infini, s'il existait comme objet. Une bibliothèque avant tout répertorie des infinis, l'infini étant la vertu de la forme codex, qui démultiplie le plan de la page, comme le balancement de la mer ouvre incessamment une nouvelle vague.



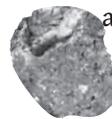
« Né désabusé, j'essaie de remonter la pente. » Je relis cette phrase avec suspicion. On ne naît pas désabusé, bien évidemment, mais c'est tellement amusant de le dire. Quant à la pente, au lieu de la monter ou remonter, j'ai plutôt l'impression de la dévaler avec un certain enthousiasme, persuadé qu'aux deux extrémités surgira le même abîme.



Le voisinage s'arrête d'abord au visage du mystère. Quel est celui dont j'entends les bruits au-dessus de ma tête, dont le rythme m'accompagne sans que je sache jamais bien à quoi il correspond ? Un simple salut dans l'escalier, quelques mots échangés, c'est aussi la discrétion nécessaire que d'ignorer l'autre. Deux mondes se frottent, avec un lot d'exécutions momentanées, retenues, quand sa musique m'empêche de lire et m'obsède, et au contraire ces moments de bienveillance quand j'imagine sa pittoresque existence que pas une seconde je n'envierai, pas plus qu'il n'enviera la mienne, la bonne politique étant de s'envier soi-même pour commencer, et ensuite de descendre dans la rue pour changer les conditions qui nous sont faites, changer de destin et changer de mystère.



La bourgeoisie a toujours eu besoin d'un coussin rembourré de prolétaires pour s'asseoir, ses fesses sont délicates ; les robots ne sauraient s'y substituer complètement, car il faut aussi compter avec la jouissance qu'il y a à dominer ses congénères. C'est une jouissance assez peu vulgaire, qui se veut souvent éducative, il faut le comprendre. Ces gens-là mourraient d'ennui sans la distinction, sans la perversité ; la différence historique tient sans doute à ce qu'aujourd'hui cette classe molle et méchante peut tenir ses serfs à bonne distance et les dominer sans même les côtoyer, n'était-ce auparavant le privilège des aristocrates ? Quoi qu'il en soit, la tâche révolutionnaire consiste pour toujours à liquider cette domination, et probablement à inventer, en sus de l'égalité, des distinctions d'une autre nature. Pour ce faire j'ai démissionné de mes fonctions : mendiant plutôt que prolétaire, j'ai gagné le droit d'insulter qui je veux. C'est un début, le risque étant que cette émancipation sauvage ne me fasse oublier ce projet d'un monde meilleur, oublier au nom d'un « ici et maintenant » de me sacrifier à la construction d'un avenir qui n'aura pas lieu.



Tout le monde sait que le sexe est un oiseau, mais j'ignore pourquoi il éprouve le besoin de s'envoler dès que j'approche du nid où ma flamme voudrait le saisir. Depuis le temps que j'échoue, cette forêt n'est plus qu'un incendie alors que le ciel tout entier semble battre de l'aile.

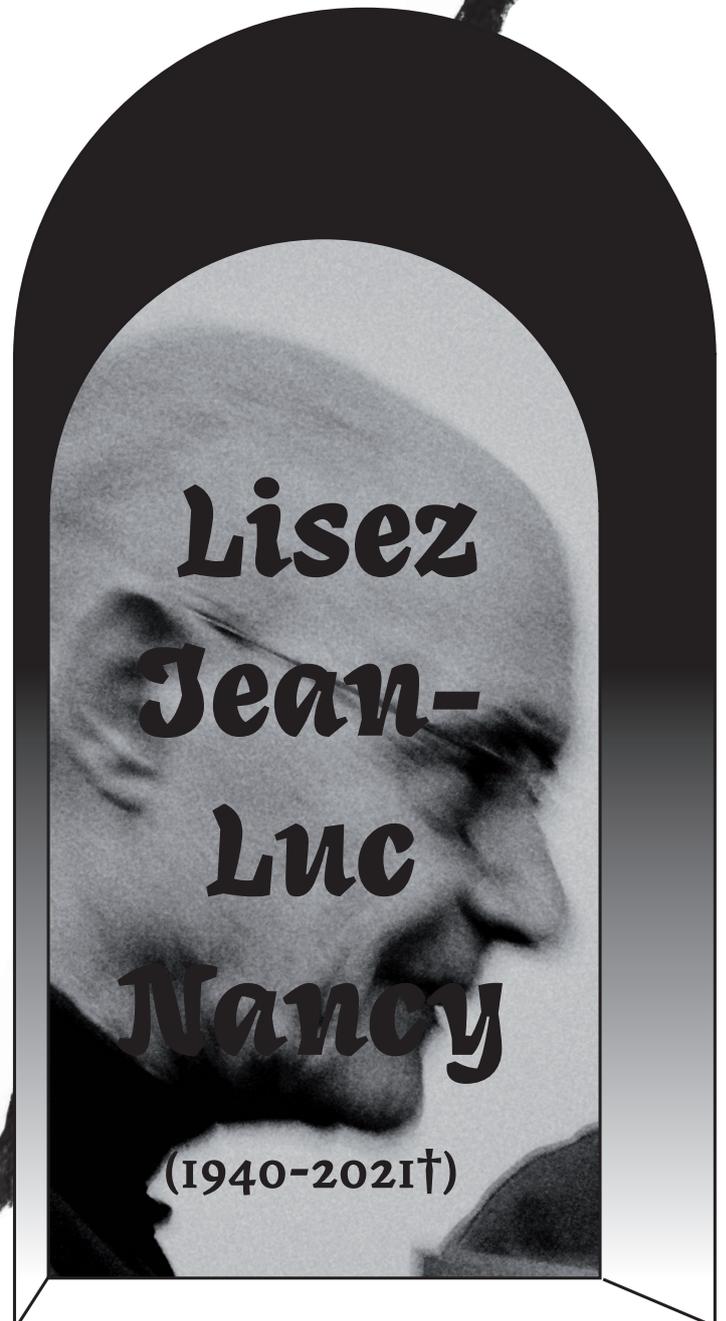
Il est pour moi le nom emblématique de l'esprit français. Ce peuple, ou plutôt ses arrogants représentants, n'ont cessé de dresser des murailles, de lancer des projets gigantesques ; ils ont le génie de la structure, de la force centrale, et de la résolution définitive, Maginot est leur modèle. Cette ligne que l'ennemi ne pourra franchir à aucun prix, on a bien vu combien elle a servi, mais la certitude avait joué son rôle, le confort intellectuel avait pu continuer sa routine, le bourgeoisisme faire son travail de ramollissement et d'inertie. Pourtant Maginot n'en finit pas de gouverner la France. Il a le visage de la suffisance et de la compromission. « Qui gagne avec l'ordure prend un air dégagé. », écrit Henri Michaux dans Face aux verrous. Pour ce qui est de l'air dégagé, on est servi ; quant à savoir qui a gagné et s'il y a des gagnants, c'est une autre histoire.

Puisque nous avons bien vu que même la mort peut nous être volée, continuer de vivre comme si le temps se dérobaît sous mes pieds relève d'une sorte d'héroïsme vain dont la plupart d'entre nous se passerait volontiers. Si la déprime nous a gagné avec autant de facilité, c'est bien sûr que l'avenir nous paraît à tous parfaitement bouché, l'affaire est entendue, mais surtout que nos capacités individuelles sont atrophiées comme jamais, tandis que l'aura collective n'exhale plus qu'un parfum de mortifications et de décombres. Des essais de Chestov sur la littérature furent jadis réunis sous le titre L'homme pris au piège, et certes le piège est refermé, et ses crocs ne présentent guère de variétés entre elles ; l'étouffement, quel que soit le cadre qu'on lui donne, reste un étouffement. Une agonie discrète reste une agonie. Nous voyons bien que le pouvoir communicationnel renfloue sa syntaxe avec espoir de la faire briller différemment, perpétuer son leurre. Il y a longtemps que l'œil commande à la main et longtemps aussi que l'apparat vaut pour la capacité ou même la cruauté pour le cœur. Ceux qui n'ont jamais espéré ont souvent cherché des consolations qu'il faut savoir choisir, les plus inabordables seraient aussi les plus enrichissantes. Le mouvement de l'histoire balance dangereusement à force d'esprit ou à force de crime – qui peut prétendre l'arrêter autrement que par distraction ?

Tel raisonneur n'est pas raisonnable, tel scientifique n'est pas logique, tel logicien n'est pas cohérent ; comment identifier l'innommable alors même que celui qui porte un nom ne se ressemble pas ? Les renseignements donnés par le langage ne sauraient être absolus, le pire utilitariste ne sait échapper au bavardage, il est vivant. On nous annonce une ère du tout artificiel, elle n'ira pas sans surprises, à condition tout d'abord qu'elle ait quelque part où arriver.

Si le réel joue à cache-cache avec notre perception de la vie, c'est que « nous ne sommes pas au monde ». Augmenter la dose ne suffit plus. Le pouvoir est partout, comme un leurre, il n'y a besoin d'aucun

commandement. La flicaille rassure par sa vétusté ; avec des moyens certes nouveaux elle assassine comme avant, et même mieux. La terreur dont elle se fait spécialiste en ces temps de « gouvernement sans gouvernés » conforte la martiale idée selon laquelle nous sommes bien plus commandés que représentés. Elle produit un brutal effet de réel, mais elle ne relie rien et n'a rien à voir avec l'existence. La terreur sème tout juste l'effroi, et paralyse. La peur prend la place de l'imagination, c'est gagné ! Alors la mort seule concurrence avantageusement le pouvoir, mais une mort où rien ne manque (deuil, violence, douleur, vertige), alors que le pouvoir manque de tout, qu'il est l'impuissance même, meurtrière et impérative. En attendant la fin de la descendance, du cauchemar généalogique...



Je pense aux lumières
et aux nuits noires
au temps dernier
et combien de fois
je me suis trouvé ici au
cœur de notre
autodestruction
On dit qu'il va
y avoir une fête
Une bouteille de bière se fracasse
dans
le coin
une branche de cèdre tombe
au Kansas
Une belle jeune fille indienne
dans sa stupeur alcoolique
tombe dans la rue
et une brume s'accroche
au-dessus d'elle
halo de sang
les bars indiens de Minneapolis
et les cieux qui ne donnent
pas vie au béton
vous avez séparé le
soleil de l'esprit de cette fille
et de l'homme qui essaya
de la sauver, couvert de
son propre sang
battu par ses amis
qui voulaient la voir mourir
Les voitures de police et leurs
gyrophares rouges
arrivant dans la nuit
donnant des ordres
répétés sans cesse
plaquant les jeunes hommes
sur les toits des voitures
entravant les bras qui frappent
dans une furie
aveugle — l'ennemi est
toujours ailleurs sans
visage et sans bouche mais
le regard éteint qui
contrôle la nature
pervertie par

le béton
Les jeunes âmes crient fièrement
«je suis Indien !»
Vos gueules
prenez votre poison
vous pouvez choisir -
l'endroit où vous
mourrez
Parlez de votre honneur aux
Blancs
vos beaux visages et
corps couverts de cicatrices
dans de nombreuses bagarres pour
l'honneur
devant les bars
Parlez des temps anciens
et des traditions que
vous n'avez jamais vécues
Écoutez les tambours d'eau
battre dans votre sommeil
Ce n'est que votre cœur
qui bat la chamade .
de trop de hauts
et de bas
Expliquez cela à vos ancêtres
quand vous devrez leur
faire face
et accomplissez votre
première véritable marche
et dernière vision de ce que
vos vies auraient pu
être
dans les grands pins
qui bordent les torrents
clairs et froids
dans l'air parfumé
par les trembles des montagnes
Ils danseront et
chanteront pour vous
mais ils seront couverts de
larmes — car ceux qui
ont choisi leur vie ne verront plus
jamais
le petit matin.